



LE MONDE DE L'ART | IL ÉTAIT UNE FOIS

Redécouvrir Katia Granoff, galeriste intrépide

Alors que la galerie Larock-Granoff fête ses 100 ans, un ouvrage publié prochainement revient sur l'histoire de celle qui l'a fondée, contemporaine de Jeanne Bucher, mais oubliée des historiens de l'art.

.....
 PAR STÉPHANIE PIDDA

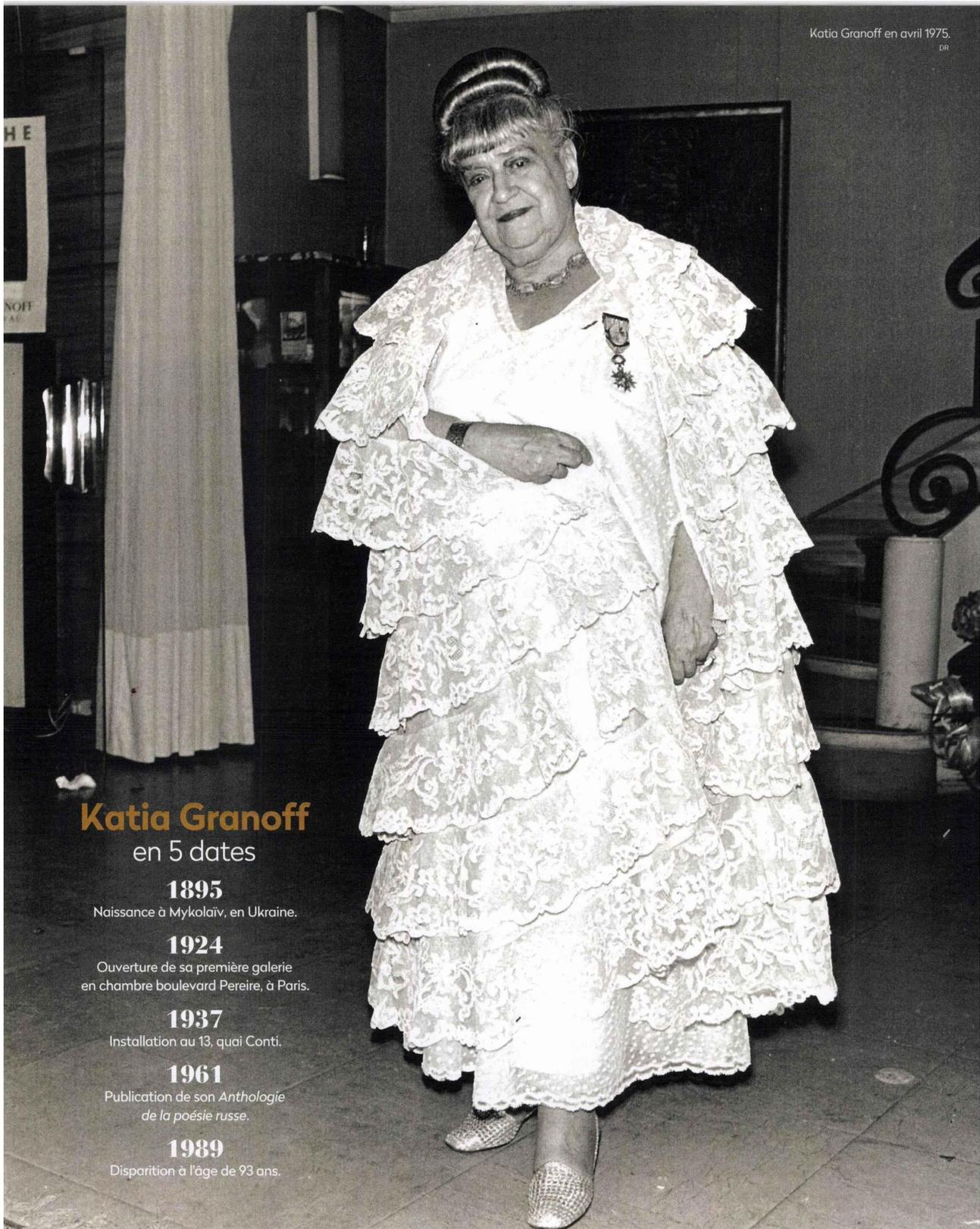
Katia Granoff avait le regard franc, le port altier et l'assurance d'avoir fait les bons choix. En l'occurrence, ceux qui l'ont amenée à devenir galeriste et à soutenir des artistes comme Marc Chagall, Claude Monet ou Othon Friesz. Lorsqu'on l'écoute dans une archive de l'INA de 1962, interrogée à l'occasion d'une rétrospective dédiée à Chana Orloff – une artiste qui lui est chère, et née comme elle en Ukraine –, elle impressionne par cette présence et cette élégance d'un autre temps : coiffée d'un chignon sophistiqué posé sur le haut du crâne et le front barré d'une frange sévère, elle porte des bijoux discrets et une étole de vision. Ses propos, scandés avec conviction mais sans emphase, sont animés par son doux accent roulant les « r ». À cette époque, elle connaît un véritable succès dans ses galeries parisiennes, sises au 13, quai Conti, place Beauvau, mais aussi à Cannes et à Honfleur. Pourtant, le chemin a été complexe et long pour en arriver là. Née le 16 juillet 1895 à Mykolaïv, elle perd ses parents à 16 ans, puis est envoyée en Suisse pour faire des études. Après avoir décroché un diplôme de lettres et de sciences sociales,

elle emménage à Berlin puis rejoint sa sœur Rose à Paris, récemment mariée. Nous sommes en 1924. Katia est sans le sou mais parle russe, français, allemand, anglais et espagnol, ce qui est un atout notoire dans cette ville où les peintres du monde entier convergent et se voient réunis sous le vocable d'école de Paris. Elle répond à une annonce du Salon des Tuileries, où « elle tient le vestiaire, vend des catalogues et contacte les artistes lorsque des clients sont intéressés par leurs œuvres », selon Clotilde Scordia, historienne de l'art qui a retracé l'histoire de l'enseignement à travers une étude poussée des archives dans le livre *Larock-Granoff. Histoire d'une galerie depuis 1924*. L'autrice poursuit : « Elle se rend compte qu'elle est douée pour la vente et les artistes lui mettent le pied à l'étrier. »

L'art de se relever

Katia commence par exposer en chambre boulevard Pereire, proposant notamment des œuvres de Marc Chagall, avec qui elle a sympathisé au Salon des Tuileries, avant d'ouvrir sa première « vraie » galerie au 166, boulevard Haussmann en 1926, pour laquelle elle confie

l'éclairage à Auguste Perret. Outre Chagall, elle expose Pierre Laprade et Georges Bouche – avec qui elle a une relation amoureuse –, Othon Friez, Foujita, Vuillard ou Bonnard. Le critique Louis Vauxcelles signe un article élogieux sous le pseudo Pinturicchio dans *Le Carnet de la semaine* du 10 octobre 1926 : « Cette galerie Granoff est un des ponts de la peinture d'avant-garde. Cette jeune directrice assistée de sa sœur adore la peinture, ce qui est assez exceptionnel dans la corporation des marchands. Allez chez Madame Granoff, vous trouverez de splendides Friez, d'étranges éblouissants Chagall, des La Patellière, des Léonide Berman, vous contemplez le portrait féminin. Retenez ce nom et si vous êtes en fonds, achetez des Détaud avant qu'ils n'aient atteint les prix des Ségonzac et des Dufresne. » Le financier qui la soutient dans cette société en commandite fait malheureusement faillite peu avant le krach de 1929. Katia rebondit et s'installe au 19, quai Conti, avant de déménager au 13 du même quai en 1937, année où elle obtient la nationalité française. Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale lui impose de fermer sa galerie et de se réfugier en zone libre



Katia Granoff en 5 dates

1895

Naissance à Mykolaïv, en Ukraine.

1924

Ouverture de sa première galerie
en chambre boulevard Pereire, à Paris.

1937

Installation au 13, quai Conti.

1961

Publication de son *Anthologie
de la poésie russe*.

1989

Disparition à l'âge de 93 ans.

à voir

« Espoirs et certitudes »,
du 12 septembre au 5 octobre 2024, et
« Histoire d'une galerie », **du 16 octobre**
au 28 décembre 2024. Galerie Larock-
Granoff, 13, quai de Conti, Paris VI^e,
tél. : 01 46 33 77 90, www.larock-granoff.fr

→ avec sa sœur et son neveu Pierre, plus précisé-
ment au château de La Voulte. Elle se lie
d'amitié avec des résistants tels que le peintre
Jean Couty – un de ceux qu'elle exposera le
plus au cours de sa carrière – et « des per-
sonnes qui l'ont aidée à cacher des œuvres,
détaille Clotilde Scordia. Les archives de Mar-
cel Michaud, qui était directeur de la galerie
Folklore, et de René Derouille, qui était cri-
tique d'art, montrent cette fraternité envers

Katia Granoff et combien ils l'ont aidée. C'est
grâce à eux et à ce stock qu'elle a pu rouvrir
après la guerre à Paris. » Elle en aura grande-
ment besoin car lorsqu'elle rentre dans la
capitale en 1944, tout a été saccagé par les
Allemands. Une rencontre va également mar-
quer une nouvelle période, comme nous l'ap-
prend Marc Larock, son petit-neveu et actuel
directeur de la galerie : « Ma grand-tante a
rencontré Michel Monet grâce au peintre



Katia Granoff à Cannes, devant une œuvre de la série des *Nymphéas*, dans les années 1970.



Vue de la galerie Granoff, place Beauvau, à Paris. Non daté.

DR

André Barbier, et elle a racheté des *Nymphéas* de Claude Monet, que l'on considérait à l'époque comme la peinture d'un vieillard aveugle qui radotait. En France, une partie des conservateurs et des autorités artistiques d'après-guerre n'ont pas compris l'importance de cette série, contrairement aux Américains Marc Rothko, Joan Mitchell ou Sam Francis. Lors d'une des premières expositions des *Nymphéas* place Beauvau, ce dernier venait à la galerie le matin et en repartait le soir ! »

Galeriste... et poétesse

Cette femme à la personnalité très forte, qui a créé une galerie familiale et matriarcale, était aussi poétesse. Elle a composé de nombreuses odes à la nature, aux fleurs, aux *Nymphéas* et une en particulier à Camille, la première épouse de Monet. Femme de lettres et proche de Jean Guilton ou Jules Romain, elle reçoit en 1964 le prix Georges Dupau de l'Académie française pour son *Anthologie de la poésie russe*, publiée en 1961, un recueil de poèmes traduits en vers rimés. « Encore aujourd'hui, nous recevons le décompte des ventes, et plusieurs centaines sont achetées par des étudiants en russe », s'amuse Marc

Larock. Il n'y avait pas de frontière entre la vie professionnelle et la vie privée, au point que tous ont longtemps vécu dans la galerie, « ma grand-tante, ma grand-mère, mon père, ma mère et mon frère, soit cinq personnes dans 60 m². Ils ont dû déménager rue Bonaparte à ma naissance », partage le galeriste, qui se souvient avoir joué à la balle à côté des *Nymphéas* sans que ni Katia ni Rose ne sourcilent. Tout au long de sa vie de galeriste, où elle a accompagné des collectionneurs comme Léon Cligman ou Pierre Lévy, Katia a été fidèle à une peinture figurative, comme en témoignent deux expositions qui se répercuteront en septembre et octobre. On y croiera aussi bien les Angrand, Derain, Dufresne, Dufy, Gauguin, Hodé, Mané-Katz, Modigliani, Ozenfant, que de nombreuses femmes. Citons Fahrelnissa Zeid, Jacqueline Marval, Martine Martine, Caroline Derveaux, Françoise Gilot ou, aussi, Rose Granoff. « Si ma vie et mon activité ont pu servir le rayonnement de plus en plus intense de la peinture dans le monde, j'ai trouvé en elle un refuge, une délectation et une exaltation toujours renouvelées, écrit-elle dans *Histoire d'une galerie* en 1949. Oui, c'est une bonne fée qui récompense moralement et matériellement

ceux qui lui font confiance et savent attendre. » Fatiguée et à un âge avancé, elle passe le flambeau en 1987 à son fils Pierre et à ses petits-neveux Pierre et Marc. Sa galerie accueille aujourd'hui la quatrième génération, puisque Marc travaille aujourd'hui avec son neveu Édouard et son épouse Gabrielle. Ils poursuivent l'aventure en maintenant le lien avec les artistes phares soutenus par Katia, tout en s'ouvrant à la création contemporaine et au design. Les 100 ans de la galerie sont aussi l'occasion de mettre la lumière sur cette femme qui n'a pas passé le cap de la postérité, comme en témoigne l'absence de son nom au sommaire du colloque « Marchandes d'art XIX^e - XXI^e siècle », contrairement à ses contemporaines Berthe Weill ou Louise Leiris. ■

à lire

Clotilde Scordia, *Larock-Granoff. Histoire d'une galerie depuis 1924*, 288 pages, éditions Mare & Martin. Parution le 24 septembre 2024.